C’EST ÉGAL

Extrait de la publication

Extrait de la publication

AGOTA KRISTOF

C'EST ÉGAL

nouvelles

ÉDITIONS DU SEUIL
*27, rue Jacob, Paris VIe*

Extrait de la publication

ISBN 2-02-078764-4

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2005

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

La hache

« Entrez, docteur. Oui, c'est ici. Oui, c'est moi qui vous ai appelé. Mon mari a eu un accident. Oui, je crois que c'est un accident grave. Très grave même. Il faut monter à l'étage. Il est dans notre chambre à coucher. Par ici. Excusez-moi, le lit n'est pas fait. Vous comprenez, je me suis un peu affolée quand j'ai vu tout ce sang. Je me demande comment j'aurai le courage de nettoyer ça. Je crois que je vais plutôt aller habiter ailleurs.

« Voici la chambre, venez. Il est là, à côté du lit, sur le tapis. Il a une hache enfoncée dans le crâne. Voulez-vous l'examiner ? Oui, examinez-le. C'est vraiment stupide comme accident, n'est-ce pas ? Il est tombé

Extrait de la publication

du lit dans son sommeil, et il est tombé sur cette hache.

« Oui, elle est à nous, cette hache. Elle se trouve normalement au salon, à côté de la cheminée, elle sert à couper le petit bois.

« Pourquoi se trouvait-elle à côté du lit ! Je n'en sais rien. Il a dû appuyer cette hache lui-même contre la table de nuit. Il avait peut-être peur des cambrioleurs. Notre maison est assez isolée.

« Vous dites qu'il est mort ? J'ai tout de suite pensé qu'il était mort. Mais je me suis dit qu'il valait mieux qu'un médecin s'en assure.

« Vous voulez téléphoner ? Ah oui ! aux ambulances, n'est-ce pas ? A la police ? Pourquoi à la police ? Il s'agit d'un accident. Il est tombé du lit, simplement, sur une hache. Oui, c'est rare. Mais il y a des tas de choses qui arrivent comme ça, bêtement.

« Oh ! Vous croyez peut-être que c'est moi qui ai placé la hache à côté du lit pour qu'il tombe dessus ? Mais je ne pouvais pas prévoir qu'il allait tomber du lit !

« Vous croyez même peut-être que je l'ai poussé, et qu'ensuite je me suis endormie tranquillement, enfin

Extrait de la publication

seule dans notre grand lit, sans entendre ses ronflements, sans sentir son odeur !

« Voyons, docteur, vous n'allez pas supposer des choses pareilles, vous ne pouvez pas…

« C'est vrai, j'ai bien dormi. Il y a des années que je n'avais pas aussi bien dormi. Je ne me suis réveillée qu'à 8 heures du matin. J'ai regardé par la fenêtre. Il y avait du vent. Les nuages, blancs, gris, ronds, jouaient devant le soleil. J'étais heureuse, et je pensais qu'avec les nuages on ne savait jamais. Peut-être allaient-ils se disperser – ils couraient si vite –, peut-être allaient-ils se réunir et descendre sur nos épaules en forme de pluie. Cela m'était égal. J'aime beaucoup la pluie. D'ailleurs, ce matin tout me paraissait merveilleux. Je me sentais allégée, débarrassée d'un fardeau qui depuis si longtemps…

« C'est alors qu'en tournant la tête je me suis aperçue de cet accident, et je vous ai tout de suite téléphoné.

« Vous aussi, vous voulez téléphoner. Voilà l'appareil. Vous appelez les ambulances. Vous allez faire emporter le corps, n'est-ce pas ?

« Vous dites que l'ambulance est pour moi ? Je ne

comprends pas. Je ne suis pas blessée. Je n’ai aucun mal, je me sens très bien. Le sang que j’ai sur ma chemise de nuit, ce n’est que le sang de mon mari qui a giclé, quand… »

Extrait de la publication

Un train pour le Nord

Une sculpture dans un parc, près d'une gare abandonnée.

Elle représente un chien et un homme.

Le chien est debout, l'homme est à genoux, ses bras entourent le cou du chien, sa tête est légèrement penchée.

Les yeux du chien regardent la plaine qui s'étend à l'infini à gauche de la gare, les yeux de l'homme sont fixés droit devant lui, par-dessus le dos du chien, ils regardent les rails envahis par les herbes, où plus aucun train ne passe depuis longtemps. Le village que desservait la gare désaffectée est abandonné par ses

habitants. Il y a encore quelques citadins amoureux de la nature et de la solitude qui s’y installent à la belle saison, mais ils possèdent tous une voiture.

Il y a aussi le vieillard qui rôde dans le parc et qui affirme avoir sculpté le chien et, en l’embrassant – car il l’aimait beaucoup –, avoir été pétrifié lui-même.

Quand on lui demande comment cela se fait qu’il soit tout de même là, vivant, en chair et en os, il répond avec simplicité qu’il attend le prochain train pour le Nord.

On n’a pas le cœur de lui dire qu’il n’y a plus de train pour le Nord, qu’il n’y a plus de train pour nulle part. On lui propose de le conduire en voiture, mais il secoue la tête.

– Non, pas en voiture. C’est à la gare qu’on m’attend.

On lui propose de l’emmener à la gare, à n’importe quelle gare du Nord.

Il secoue la tête derechef.

– Non, merci. Je dois prendre le train. J’ai écrit des lettres. A ma mère. A ma femme aussi. J’ai écrit que j’arriverai par le train de 8 heures du soir. Ma femme m’attend à la gare avec les enfants. Ma mère m’attend aussi. Depuis que mon père est mort, elle m’attend

Extrait de la publication

pour l'enterrement. Je lui ai promis de venir à l'enterrement. Je compte aussi revoir ma femme et mes enfants que j'ai… abandonnés. Oui, je les ai abandonnés. Pour devenir un grand artiste. J'ai fait de la peinture, de la sculpture. A présent, j'ai envie de rentrer.

– Mais tout cela, la lettre à votre mère et à votre femme, l'enterrement de votre père, enfin tout ça date de quand ?

– Tout ceci date de… quand j'ai empoisonné mon chien, parce qu'il ne voulait pas me laisser partir. Il s'accrochait à ma veste, à mon pantalon, il hurlait quand je voulais monter dans le train. Alors, je l'ai empoisonné, et je l'ai enterré sous la sculpture.

– La sculpture y était déjà ?

– Non, je l'ai sculptée le lendemain. J'ai sculpté mon chien ici, sur sa tombe. Et quand le train du Nord est arrivé, je l'ai embrassé une dernière fois, et… je me suis pétrifié sur son cou. Même mort, il ne voulait pas me laisser partir.

– Pourtant, vous êtes là, et vous attendez un train.

Le vieillard rit :

– Je ne suis pas aussi fou que vous croyez. Je sais très bien que je n'existe pas, je suis en pierre, couché

sur le dos de mon chien. Je sais aussi que les trains ne passent plus à cet endroit. Je sais aussi que mon père est enterré depuis longtemps, que ma mère, morte, également, ne m’attend plus à aucune gare, personne ne m’attend. Ma femme s’est remariée, mes enfants sont devenus des adultes. Je suis vieux, monsieur, très vieux, plus vieux même que vous ne le pensez. Je suis une statue, je ne partirai pas. Tout ceci n’est plus qu’un jeu entre mon chien et moi, un jeu que nous avons joué pendant des années, un jeu qu’il a gagné d’avance à l’instant où je l’ai connu.

Extrait de la publication

Chez moi

Est-ce que ce sera dans cette vie ou dans une autre ?

Je rentrerai chez moi.

Dehors, les arbres hurleront, mais ils ne me feront plus peur, ni les nuages rouges, ni les lumières de la ville.

Je rentrerai chez moi, un chez-moi que je n'ai jamais eu, ou trop loin pour que je m'en souvienne, parce qu'il n'était pas, pas vraiment chez moi, jamais.

Demain j'aurai ce chez-moi, enfin, dans un quartier pauvre d'une grande ville. Un quartier pauvre, car comment devenir riche de rien, quand on vient

Extrait de la publication

d'ailleurs, de nulle part, et sans désir de devenir riche ?

Dans une grande ville, car les petites villes n'ont que quelques maisons de déshérités, seules les grandes villes possèdent des rues et des rues sombres à l'infini où se tapissent des êtres semblables à moi.

Dans ces rues, je marcherai vers ma maison.

Je marcherai dans ces rues fouettées par le vent, éclairées par la lune.

Des femmes obèses, prenant le frais, me regarderont passer sans mot dire. Moi, je saluerai tout le monde, remplie de bonheur. Des enfants presque nus rouleront dans mes jambes, je les soulèverai en souvenir des miens qui seront grands, riches, et heureux quelque part. Je les caresserai, ces enfants de n'importe qui, et je leur offrirai des choses brillantes et rares. Je relèverai aussi l'homme ivre, tombé dans le ruisseau, je consolerai la femme qui court, hurlant dans la nuit, j'écouterai ses souffrances, je la calmerai.

Arrivée chez moi, je serai fatiguée, je me coucherai sur le lit, n'importe quel lit, les rideaux flotteront comme flottent les nuages.

Ainsi le temps passera.

Et, sous mes paupières, passeront les images de ce rêve mauvais que fut ma vie.

Mais elles ne me feront plus mal.

Je serai chez moi, seule, vieille et heureuse.

Extrait de la publication

Le canal

L'homme regardait s'en aller sa vie.

A quelques mètres de lui, sa voiture brûlait encore.

Par terre, c'était rouge et blanc, sang et neige, menstrues et sperme, et plus loin l'indigo des montagnes entouré d'un collier de lumière.

L'homme pensait :

« Ils allument trop tôt. Il ne fait pas encore nuit. Des étoiles. Je ne sais pas leur nom. Je ne l'ai jamais su. »

Nausée, vertige. L'homme se rendort, et refait son rêve, son cauchemar, le même, toujours le même.

Il marche dans les rues de sa ville natale et cherche

Extrait de la publication

à rejoindre son fils. Son fils qui l'attend dans une des maisons de la ville, dans la maison où lui-même attendait son père autrefois.

Seulement il est perdu, il ne reconnaît plus les lieux, impossible de retrouver sa rue, sa maison.

« Ils ont tout changé, tout. »

Il arrive sur la place principale, autour de lui les maisons brillent, oui, elles sont faites de métal jaune et de verre, et s'élancent jusqu'aux nuages.

« Qu'ont-ils fait ? C'est monstrueux ! »

Puis il comprend.

« Ils ont trouvé de l'or. L'or dont les vieillards parlaient, l'or des rochers, l'or des légendes. Ils l'ont trouvé, et ils ont construit une ville en or, une ville unique, une ville de cauchemar. »

Il quitte la place, et se retrouve dans une vieille rue large que bordent des maisons de bois, des granges décrépites. Le sol est poussiéreux, et il lui est doux de marcher pieds nus dans cette matière.

« Voici ma rue, je l'ai retrouvée, je ne suis plus perdu, il n'y a rien de changé ici. »

Une tension étrange règne pourtant.

L'homme se retourne, et voit le puma à l'autre

extrémité. Un animal splendide, beige et doré, dont les poils soyeux brillent sous le soleil brûlant.

Tout brûle. Les maisons, les granges s'enflamment, mais il lui faut continuer sa marche entre ces deux murs de feu, car le puma lui aussi se met en marche et le suit à distance avec une lenteur majestueuse.

« Où se réfugier ? Il n'y a pas d'issue. Les flammes, ou les crocs. Peut-être au bout de la rue ? Cette rue doit se terminer quelque part, l'infini n'existe pas, toutes les rues se terminent, elles débouchent sur une place, sur une autre rue. Au secours ! »

Il a crié. Le puma est près de lui, juste derrière lui. L'homme n'ose plus se retourner, il ne peut plus avancer, ses pieds s'enracinent dans le sol. Il attend avec un effroi indicible que l'animal, enfin, lui saute sur le dos, le déchire des épaules jusqu'aux cuisses, lui lacère la tête.

Mais le puma le dépasse, continuant son chemin, impassible, pour se coucher aux pieds d'un enfant qui n'était pas là auparavant, mais qui vient d'apparaître et qui caresse la tête du puma.

L'enfant regarde l'homme paralysé par la peur.

– Il n'est pas méchant, il est à moi. Vous ne devez

Extrait de la publication

pas en avoir peur, il ne mange pas de viande, il ne mange que des âmes.

Il n'y a plus de flammes, le brasier s'est éteint, toute la rue n'est que cendres douces et refroidies.

Un sourire éclaire les traits de l'homme.

– Tu es peut-être mon fils ? Tu m'attendais ?

– Je n'attendais personne, mais en effet, tu es mon père. Suis-moi.

L'enfant le conduit aux confins de la ville où coule une rivière aux reflets jaunes, éclairée par de puissants projecteurs. Des silhouettes couchées sur le dos se laissent porter par le courant, les yeux tournés vers le ciel étoilé.

L'homme a un ricanement.

– Des créatures de rêve ? Des vieillards, oui. Je reconnais mon père et ma mère dans l'eau de la rivière de l'éternelle jeunesse.

Le puma, doré, statufié, s'étire sur la façade d'un édifice gigantesque.

– Non, dit le puma, tu es trop stupide. Ne ris pas. Ceci n'est pas la rivière de l'éternelle jeunesse, ce sont les canalisations de la ville qui emportent les déchets. Les morts, et tout ce dont on voudrait se débarrasser,

Extrait de la publication

comme la mauvaise conscience, les erreurs, les abandons, les trahisons, les crimes, les meurtres.

– Il y a eu des meurtres ?

– Oui. Tout cela est emporté par l'eau limpide de la rédemption. Mais les morts reviennent, la mer ne les accepte pas. Elle les renvoie dans un autre canal qui les ramène ici. Ensuite, ils tournent autour de la ville comme les âmes d'autrefois.

– Ils ont l'air heureux, pourtant.

– Leur visage est figé dans une éternelle expression de politesse. Mais ce qu'ils ressentent, qui pourrait le savoir ?

– Toi, probablement.

– Je ne vois que l'extérieur. Je constate.

– Que constates-tu ?

– Que tout extérieur entouré d'un autre extérieur devient un intérieur aussi indubitablement qu'un intérieur qui admet un intérieur se change en extérieur.

– Je ne comprends pas.

– Cela n'a aucune importance. Tu vas mourir, tu tomberas dans le canal et tu tourneras autour de la ville.

Du même auteur

Le Grand Cahier
roman
prix européen de l'ADELF
Seuil, 1986
et « Points », n° P41

La Preuve
roman
Seuil, 1988
et « Points », n° P42

Le Troisième Mensonge
roman
prix du Livre Inter 1992
Seuil, 1991
et « Points », n° P126

Le Grand Cahier, La Preuve
et Le Troisième Mensonge
en un seul volume relié
Seuil, 1991

Hier
roman
Seuil, 1995
et « Points », n° P293

Extrait de la publication

L'Heure grise
et autres pièces
théâtre
Seuil, 1998

L'Analphabète
récit autobiographique
Zoé, 2004

Extrait de la publication